

Un impresario de l'inconscient

A partir du 30 janvier, à Milan, le Palazzo delle Stelline abritera le troisième congrès international de psychanalyse organisé par Armando Verdiglione. Au programme : l'inconscient... Quelque deux cent cinquante interventions s'échelonneront sur quatre jours. Un débat qui s'annonce bien, du moins si toutes les vedettes annoncées sont présentes, de Carmelo Bene à Salvador Dalí, de Thomas Szasz à Georges Pérec et de Jean Baudrillard à Philippe Sollers...

« *Aucun Français ne parviendrait à réunir tous les intellectuels que je fais venir à Milan* » constate, non sans une légitime fierté, Armando Verdiglione. Il est vrai que les Français, toujours empêtrés dans leurs querelles de chapelle, préfèrent aller les vider sur un terrain étranger, jugé plus neutre en raison de l'affluence qui y règne et de la diversité des opinions qui s'y expriment. Mais là où commence vraiment la performance, c'est que ces congrès — il y en a donc eu trois depuis 1975 — ont été entrecoupés d'innombrables colloques, qui rassembleront presque autant de monde, et vont être suivis d'un quatrième prochain, à New-York... Et que, chaque fois, il se passe quelque chose !

Qui est donc Armando Verdiglione ? Un impresario de génie, disent quelques méchantes langues — auxquelles le psychanalyste milanais répond, d'un ton souverain : « *Je préfère le statut d'impresario à celui de fonctionnaire.* » Et d'ajouter : « *La seule entreprise qui m'ait jamais intéressé est celle de la vérité !* »

Tout commence en 1973, lorsque est fondée l'Association psychanalytique italienne — collectif destiné à redonner un peu de vigueur à une pratique qui, en Italie du moins, en manquait singulièrement. Asservie à l'Etat sous Mussolini, au Vatican et à Jung après 1945, à la psychiatrie depuis toujours, indifférente à Freud et fermée à Lacan, la psychanalyse se soulevait de l'autre côté des Alpes. Verdiglione la ranime en organisant des conférences, en mobilisant les analystes, en forçant l'attention de la presse, en publiant d'innombrables textes issus de toutes les avant-gardes philosophiques, et enfin en fondant sa propre revue : *Spirali*, journal international de culture (1). Deleuze et Guattari, Roger Gentià et David Cooper participent à ses premiers congrès. Ces grandes cérémonies ne cessent, d'ailleurs, d'être contestées, et chaque fois par un adversaire diffé-

rent : tantôt par les antipsychiatres de tendance communiste (Busaglia), tantôt par les féministes ou même par les institutions psychanalytiques plus traditionnelles (Fornari).

Pourtant, même lorsque le brassage d'idées tourne à la foire d'empoigne, les débats n'arrivent pas à être monotones, ni le public à rester indifférent. Contagion de l'exemple ? Les éditeurs français achètent, confiants dans le label : Payot et Christian Bourgois ont déjà publié, en plusieurs recueils ses actes de ces congrès (2), et les médias ont fini par y prêter attention.

Car le virus est en train de se répandre en Europe. Un colloque aura lieu à Paris, en mai prochain. Et en septembre, sortira le premier numéro de l'édition française de *Spirali*. En même temps Verdiglione jette, à Milan, les bases d'une maison d'édition qui ne regroupera pas moins de six collections différentes, où il sera question de logique mathématique aussi bien que de droit, de poésie et de psychana-

(1) On peut trouver cette revue à Paris, à la librairie de la Hune.
(2) Signalons, entre autres, le dernier livre écrit par Verdiglione lui-même : *La psychanalyse, cette aventure qui est la mienne*, Ch. Bourgois, « 10-18 », 1979.

lyse. Des publications simultanées avec la France ou l'Angleterre sont d'ores et déjà envisagées.

Qu'est-ce qui fait courir Verdiglione ? La politique ou la culture ? La culture, répond celui-ci sans hésiter. Mais pas n'importe laquelle : « *L'invention permanente, non la gestion d'un patrimoine.* » Or inventer dans les années 80, cela voudra peut-être dire : être capable de communiquer au maximum et donc jouer à fond le jeu de la confrontation. Tant pis pour les églises, les clercs et leur haine des médias : Verdiglione fait circuler les idées. Il a choli d'ouvrir un espace de parole qui n'est pas près de se laisser refermer. « *En France, dit-il encore, non sans humour, on a toujours beaucoup aimé se réfugier dans les écoles : c'est une tradition qui remonte à saint Thomas au moins. Je désire au contraire rester indépendant. Mon objectif : refuser le système des alliances, des compromis...* » D'ailleurs, en Italie, aucun parti — hormis le petit parti socialiste, et encore ! — ne soutient Verdiglione. L'intellectuel doit, selon lui, user à fond de sa seule arme — la dérision — pour miner tout pouvoir.

CHRISTIAN DELACAMPAGNE.